

Une histoire sans Histoire

Martine Lerude

Je voudrais tenter de faire valoir la pertinence de la question de la construction dans certaines situations cliniques qui, en dehors du champ de la cure classique, nous sollicitent au plus vif de nos choix théoriques. Ceux-ci sont alors décisifs pour nous permettre de repenser les enjeux de la psychanalyse dans des prises en charge qui mettent à l'épreuve notre capacité d'invention.

Le terme de *construction* parcourt toute l'œuvre de Freud ; il l'applique d'abord à l'appareil psychique, qui est sa construction, à lui, Freud et il en fait une métaphore récurrente dans le chapitre 7 de *L'Interprétation des Rêves*¹, métaphore que la traduction française occulte en substituant au mot *construction* celui de *structure*. Ainsi p. 435, on peut lire : « Nous serons amenés à faire de nouvelles hypothèses sur *la structure/ bau* de l'appareil psychique et le jeu de ses forces... même si nous ne commettons aucune faute dans nos conclusions et si nous tenons compte de toutes les possibilités

1. S. Freud, *Die Traumdeutung*, Studienausgabe, Band II, Kapitel VII, pp. 488-588
L'Interprétation des rêves, Paris, Gallimard, 1967, Chapitre VII, pp. 433-427.

logiques, nous nous exposons à être vraisemblablement *incomplet* dans le montage des éléments et, du même coup, à ne pouvoir reconstituer l'ensemble. L'étude du rêve, et, d'une façon plus générale, l'étude d'une fonction psychique isolée, ne saurait nous apporter de conclusion touchant la *structure / Konstruktion* et le fonctionnement de l'esprit dans son ensemble. »

« Wir werden im Gegenteil genötigt sein, eine Reihe von neue Annahmen aufzustellen, die *den Bau* des seelischen Apparats und das Spiel der in ihm tätigen Kräfte... Selbst wenn wir keinen Fehler im Schliessen begehen und alle logisch sich ergebenden Möglichkeiten in Rechnung ziehen, droht uns wahrscheinliche Unvollständigkeit im Ansatz der Elemente mit dem völligen Fehlschlagen der Rechnung. Eine Aufschluss über *die konstruktion* und Arbeitsweise des Seeleninstruments wird man durch die sorgfältigste Untersuchung des Traums oder einer anderen vereinzelt Leistung nicht gewinnen oder wenigstens nicht begründen können, sondern... »

Un peu plus loin, toujours dans le chapitre 7, à propos de l'appareil psychique qu'il compare à une sorte de microscope, Freud indique qu'un tel assemblage n'a jamais été osé par quiconque mais que « nous pouvons laisser libre cours à nos hypothèses pourvu que nous gardions notre jugement critique et que nous n'allions pas prendre l'échafaudage pour le bâtiment lui même. » (p. 455)

« Ich meine, wir dürfen unseren Vermutungen freien lauffassen, wenn wir dabei nur unser kühles Urteil bewahren, das Gerüste nicht für den Bau halten. » (p. 513)

La question de la reconstruction de l'histoire du sujet constitue pour Freud l'essence même de la psychanalyse : du début à la fin de son oeuvre il s'agit toujours pour lui de permettre au sujet de réintégrer son histoire². Dans les *Cinq psychanalyses*, Freud étudie chaque cas dans sa singularité, avec comme visée, la reconstruction de l'histoire du sujet afin que celui-ci puisse en faire une nouvelle lecture. Le cas de l'homme aux loups porte cet intérêt à une pointe extrême, remarque Lacan dans le Séminaire I, alors qu'il explicite la conception freudienne de la psychanalyse³ :

-
2. Lorsqu'en 1914, dans le texte *Remémoration, Répétition, Elaboration*, Freud met l'analyse des résistances au coeur de la technique analytique, il ne cesse pas pour autant de rappeler que « le but de la psychanalyse reste le même qu'au temps de Breuer, de l'abréaction. Le but reste sur le plan descriptif de combler les lacunes de la mémoire et sur le plan dynamique de vaincre les résistances du refoulement. »
 3. J. Lacan, Le Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 19.

« Freud va jusqu'au dernières limites sensibles, jusqu'à une dimension qui dépasse de beaucoup les limites individuelles. Ce qui révèle cette dimension, c'est l'accent mis par Freud dans chaque cas sur des points essentiels à conquérir par la technique et qui sont ce que j'appellerai "des situations de l'histoire" ce n'est pas seulement un accent mis sur le passé, l'histoire n'est pas le passé. L'histoire est le passé pour autant qu'il est historisé dans le présent. Le chemin de la restitution de l'histoire du sujet prend la forme d'une recherche de la restitution du passé : cette restitution est un des points de mire visé par les voies de la technique... Autour de cette restitution du passé se posent les questions, jusqu'ici inabordées dans l'analyse, qui portent sur les fonctions du temps dans la réalisation du sujet humain. (...) Ce dont il s'agit c'est moins de se souvenir que de réécrire l'histoire. Cette trame est permanente, sous-jacente continuellement au développement de sa pensée : c'est la conception freudienne de la psychanalyse. »

Mais cette réécriture, que Lacan propose alors, n'est pas sans référence à Heidegger, ce qui suppose le passage par la déconstruction.

Quelques remarques concernant la lecture de *Constructions dans l'Analyse* (1937)⁴

Alors que Freud situe explicitement *la construction* dans l'analyse et qu'il traite de la question de la direction de la cure, nous allons privilégier ce qu'il formule comme *Vorarbeit / travail préliminaire* ; en effet, la pertinence de la question de la construction trouve sa place dans notre clinique pour des patients qui n'ont pas engagé de cures analytiques au sens strict, mais qui sont venus rencontrer un analyste dans un moment de grande détresse, de *Hilflosigkeit*, alors que le traitement médical, souvent ancien, s'épuise ; il ne s'agit pas pour eux de faire une analyse mais *d'être aidé* ; la demande vient d'un ami, d'un collègue de travail, voire d'un précédent thérapeute ; s'ils savent qu'ils doivent engager leur parole, ils sont souvent perplexes et embarrassés devant le fait de devoir parler ; ils ont le sentiment de ne rien

4. S. Freud, « Konstruktionen in der Analyse », GW, Band XVI, 459-469. Traduction française in *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1985.

avoir à dire et surtout des difficultés à faire des liens, à associer. La construction, comme Freud le formule dans ce texte, doit amener le patient *Zu Wort kommen* / à la parole ; elle est un travail préliminaire qui se distingue de l'interprétation. Malgré l'ambiguïté de Freud quant à l'usage de ces deux termes, nous pouvons repérer dans ce texte la distinction suivante :

- *L'interprétation / die Deutung* se rapporte à la façon dont on s'occupe d'un élément isolé du matériel, une idée incidente, un acte manqué... Ce concept est lié à celui de refoulé.
- *La construction* se rapporte à une période oubliée de la préhistoire du patient, *ein Stück seiner vergessener Vorgeschichte* et se formule de la manière suivante : « Jusqu'à votre énième année... »

La construction vise des *fragments de souvenirs oubliés* et tout au long du texte on retrouve les mots *souvenir, se souvenir, ce qui a été oublié* et le terme de *Vorgeschichte*⁵ ; c'est, Freud y insiste, *un travail préliminaire* (à quoi ? à l'analyse ?) et c'est *le travail de l'analyste, sa partie* (alors que l'autre partie revient au patient), c'est-à-dire ce qu'il communique au patient au moment qu'il juge opportun. « Nous n'attribuons à la construction isolée que la valeur d'une supposition qui attend examen, confirmation ou rejet », écrit Freud (p. 277) et j'ajouterai que cette supposition, cette hypothèse proposée au patient agit, telle une contrainte extérieure, qui force en quelque sorte le patient à penser, à établir des liens auxquels il n'avait pas pensé, à parcourir de nouveaux chemins signifiants : pour Freud « le chemin qui part de la construction de l'analyste devrait mener au souvenir chez l'analysé ». « Mais quelle garantie avons nous de l'exactitude de la construction? », s'interroge-t-il : il élimine les risques d'erreur et de suggestion car, s'il devait y avoir suggestion, c'est que *l'analyste n'aurait pas laissé la patient parler à son aise / nicht zu wort kommen liesst*. Car c'est là précisément l'enjeu de la construction : amener le patient à parler⁶. L'attention au transfert, à la parole du patient, sont ses garanties contre les dérives de la suggestion.

-
5. Dans la langue allemande le mot de *Vorgeschichte* ne désigne pas la préhistoire au sens de période historique, c'est le mot de *Urgeschichte* qui est utilisé dans ce sens, mais l'histoire du sujet avant qu'il n'arrive au point où il en est aujourd'hui, c'est l'anamnèse au sens médical.
 6. Rappelons comment Freud dans *Psychologie collective et analyse du moi* se révolte contre la tyrannie de la suggestion.

Freud commente les deux possibilités de réaction du patient aux constructions de l'analyste : le oui et le non.

Si le *oui* est équivoque et n'offre aucune garantie quant à la justesse de la construction, par contre le *non* est plus intéressant : il peut certes manifester une résistance mais le plus souvent il provient de *l'incomplétude de la construction / Unvollständigkeit*⁷ ; la construction est parcellaire, elle ne saisit qu'un fragment de l'expérience oubliée et le « non » de l'analysé désigne la partie non encore dévoilée. La confirmation ne pourra être trouvée que selon des modes indirects dans des formulations comme « je n'aurais jamais pensé ça » ou lorsque le patient répond par une association qui contient quelque chose de ressemblant à la construction. Freud propose alors deux exemples de confirmation indirecte : le premier en relevant un petit mot supplémentaire *aussi/ auch*, le second en relevant un jeu sur une substitution de lettre *Gauner / Jauner*. Ce dernier exemple constitue une interprétation sur la lettre qui rend plus difficile la distinction entre construction et interprétation⁸.

Une autre confirmation de la justesse de la construction peut être la réaction thérapeutique négative.

Une des difficultés de ce texte résulte de la confusion entre le souvenir oublié et le refoulé : « La vérité de la construction équivaut à un souvenir retrouvé (regagné), elle a le même effet du point de vue thérapeutique. » (p. 278)

A partir de ce point Freud va s'engager dans un enchaînement de pensées qui le conduisent de la restitution du souvenir oublié à l'hallucination et à des hypothèses concernant le délire. Essayons de reprendre son raisonnement : l'effet de la construction, si elle est juste, consiste en l'émergence de souvenirs

7. Nous soulignons ce terme d'incomplétude que Freud appliquait à la construction de l'appareil psychique.

8. Melman remarque que la construction est d'un ordre différent de l'interprétation : alors que l'interprétation « est le concept purifié, i.e. assez allégé, de toute référence positiviste pour ne donner à entendre que la structure, en elle-même insensée ; la construction vise à réparer le fragment de la vie infantile qui fait trou dans la biographie, trou que le refoulement permet de suspecter mais que sa levée ne peut obturer. »

*très vivaces / überdeutlich*⁹ ; mais pour que ces souvenirs puissent être qualifiés d'hallucinations, il faudrait qu'à leur netteté / *Deutlichkeit* s'ajoute la croyance à leur actualité, ce qui n'est pas forcément le cas ; en outre, chez certains patients non psychotiques, de véritables hallucinations peuvent survenir de manière occasionnelle. Dans le cas de patients psychotiques, Freud indique une voie thérapeutique en insistant sur la nécessité de reconnaître le noyau de vérité du délire i.e. le morceau de vérité historique qu'il contient ; le dernier pas consiste pour Freud à considérer les délires comme des équivalents des constructions que nous bâtissons dans le traitement analytique, des tentatives d'explication et de restitution qui, dans les conditions de la psychose, ne peuvent pourtant conduire qu'à remplacer le morceau de réalité qu'on *dénie* dans le présent par un morceau qu'on avait également *dénié* dans la période d'une enfance reculée.

C'est à ce point qu'apparaît le verbe *verleugnen* (dénier, démentir, désavouer, répudier) dans un lien direct avec la construction et la psychose. Et Freud d'ajouter que « c'est par l'étude des cas particuliers qu'on pourra découvrir les rapports intimes entre la matière sur laquelle porte actuellement le déni et celle sur laquelle a porté jadis le refoulement ». Il suppose donc une dialectique entre refoulement et déni, un processus en deux temps qui associe un temps premier inaugural, de refoulement, et un temps actuel de déni.

Son hypothèse concernant le caractère général de l'hallucination est que celle-ci est le retour d'un événement oublié des premières années / *Früzeit Erlebtes*, de l'époque où *l'enfant savait à peine parler*¹⁰, qui s'impose à la conscience de façon déformée et déplacée par l'effet des forces qui s'opposent à un tel retour. Ainsi dans certaines formes de psychose, nous dit Freud, la

9. Ce terme *überdeutlich* se rencontre chez Freud à propos des souvenirs écrans dans les textes de 1890 *Sur les souvenirs écrans*, de 1898 *Sur les mécanismes de l'oubli* et de 1910 *Psychopathologie de la vie quotidienne*.

10. Nous tenons à souligner cette remarque car elle rend compte de situations cliniques particulières : certains patients sont renvoyés tout au long de leur analyse à un point de béance à un trou mis en place par un événement traumatique inaugural comme par exemple la mort de la mère lorsqu'elle survient juste avant l'accès au langage ; le fantasme se constitue non pas du lien du signifiant au sexuel mais du lien du signifiant à la mort. La construction peut permettre des hypothèses qui pourront servir de bord symbolique à ce trauma inaugural.

folie contient un morceau de vérité historique / *ein Stück historischer Wahrheit*.

Non seulement la construction met en jeu le travail de l'analyste, les souvenirs oubliés, la vérité historique, mais Freud l'article directement à la problématique du déni, c'est à dire à la question du rapport à la réalité, alors que l'interprétation concerne plus exclusivement le signifiant et le refoulement. Freud conclut son texte en extrapolant à l'humanité entière la capacité de développer « des délires inaccessibles à la critique logique et contredisant la réalité / *Wirklichkeit*... leur pouvoir (à ces délires) provient de leur contenu de vérité historique qu'ils ont été puiser dans le refoulement de temps originaires oubliés. »

L'Histoire¹¹, au sens de la science historique, est une construction, une articulation d'événements qui organise notre passé commun, qui tisse une toile de fond et qui propose, même si elle s'en défend, du sens (en tous cas du sens chronologique) qui dépasse le destin individuel de chacun. Elle inscrit, au delà de l'expérience personnelle singulière, une expérience collective qui produit des textes (littérature, essais, ouvrages philosophiques historiques, BD) des films, des tentatives d'interprétation et aussi des mythes. Elle permet au sujet de rejoindre, par un tissage subtil, une communauté de destin, et d'essayer de penser autrement que sur le mode d'un malheur personnel et singulier le passé des générations précédentes : ce qui renvoie, comme la poésie, à des connotations communes, à un Autre social, à un patrimoine culturel.

Un cas clinique

Il s'agit d'un cas clinique particulièrement difficile qui est adressé à la fois au médecin et au psychanalyste ; son intérêt est de poser la question de l'histoire et de la mémoire d'une manière radicale.

Il s'agit d'une jeune femme de 30 ans qui nous est adressée par un des ses amis et collègues, qui est en quelque sorte celui qui porte la demande de soins : cette patiente est dans un état dépressif qui dure depuis plusieurs mois ; elle ne comprend pas ce qui lui arrive ; quels mots mettre pour décrire

11. *L'Histoire, avec sa grande hache* (Georges Perec).

son état? Désarroi, détresse, confusion, absence de désir mais aussi grande difficulté à parler. Le dimanche qui suit les deux premiers entretiens elle fait une tentative de suicide ; celle-ci n'est pas très grave médicalement, puisqu'il n'y aura pas d'hospitalisation en réanimation et qu'elle se réveillera spontanément, mais elle survient selon un scénario qui reprend exactement les circonstances des tentatives de suicide que sa mère avait pu faire des années auparavant : i.e. prendre des médicaments le dimanche soir après un week-end de solitude. A la suite de cet acte qui a mobilisé ses collègues et amis (qui constituent son seul entourage), je décide de la faire hospitaliser en clinique psychiatrique.

C'est donc dans un deuxième temps, après la tentative de suicide et l'hospitalisation, qu'un travail, que nous appellerons psychothérapique, s'engagea. Cette tentative de suicide, je la pris au sérieux et la considérai comme un acting out qui m'était adressé et, qui devait être lu et décrypté après coup : elle venait actualiser et rappeler le suicide réussi de sa mère, suicide dont la pensée l'obsédait : en effet, depuis plusieurs mois elle était prise dans la ratiocination mentale de la chronologie des événements et des paroles du jour où, deux ans plus tôt, sa mère s'était jetée sous une rame de métro à la station place d'Italie. Le choix de cette station était pour elle énigmatique : elle ne correspondait à aucun trajet ni à aucun lieu connu.

Le discours de notre patiente se caractérisait par un grand dépouillement de son histoire, elle voulait bien venir parler, mais elle « ne voyait pas quoi dire ». Elle ne cherchait pas à expliquer son état par des éléments biographiques traumatisants, comme la dépression chronique et la mort de sa mère, comme l'abandon de son père qui cessa de la voir lorsqu'elle eut 14 ans, ou comme le divorce de ses parents alors qu'elle était encore bébé ; elle remarquait cependant une corrélation entre l'aggravation de sa tristesse et l'hospitalisation d'une vieille cousine de sa mère – que sa mère d'ailleurs n'aimait pas – mais qui représentait la seule mémoire vivante encore disponible de sa famille maternelle. Elle n'évoquait pas de cause traumatique qui aurait pu déterminer sa subjectivité, au contraire son histoire était énoncée de manière linéaire, sans dramatisation, sous forme d'un registre d'état civil où figuraient des lieux, des dates de naissance et de décès. Cette présentation déssubjectivée était l'expression d'effacements et de lacunes comme si les inscriptions n'avaient été relayées par aucune parole, par aucune mémoire : elle-même, aux cours des entretiens, s'étonnait de ne rien savoir et surtout de

ne rien avoir jamais demandé.

Elle avait grandi entre sa grand-mère maternelle très âgée et sa mère ; il y avait presque 40 ans entre chaque génération et leur histoire couvrait tout le XX^e siècle : une histoire de deuils puisque sa grand-mère maternelle avait perdu une fille âgée de 20 ans en 1930, (sa mère était née l'année suivante), puis un fils en 1944 arrêté par les allemands. Elle n'a pas honte de dire qu'elle est juive, mais elle évite d'aborder ce sujet qui la met mal à l'aise ; c'est quelque chose qu'elle tient à l'écart, comme étranger à elle-même ; comme si le mot *juif* était devenu un mot vide dont les signifiés auraient été effacés ; en effet, elle ne connaît ni les traditions ni les fêtes ni la religion ni la Bible ni l'Histoire : il n'y a pas de communauté de référence. Elle sait que ses grands-parents maternels venaient de Russie mais rien de plus, la mémoire de son grand père maternel mort en 1942 a été effacée ; elle sait aussi que ses grands-parents paternels étaient des juifs venus de Smyrne et qu'ils parlaient le ladino mais rien de plus. Le savoir semble avoir été anéanti et l'actualité (par actualité j'entends aussi bien la situation en Israël que le procès Papon ou que le travail de Spielberg et la mémoire de l'holocauste qu'il constitue) ne semble soulever aucun écho, aucune question, comme si elle restait étrangère et indifférente.

Ainsi la répudiation de la culture et de l'histoire juive est double : à la fois du côté maternel, ashkénaze, où la transmission a été volontairement interrompue, et du côté paternel, séfarde, qui fut répudié par la lignée maternelle et discrédité par la conduite d'abandon du père.

Sa grand-mère maternelle était *une femme forte qui ne parlait jamais de ses malheurs passés* ; elle n'était pas triste et elle lui avait construit une enfance douce et protégée ; notre patiente était très aimée et très choyée par ces deux femmes et elle s'appliquait à leur faire plaisir, s'efforçant de ne pas les décevoir : elle sait aussi qu'elle était *très timide*, qu'elle parlait peu, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir toujours eu de *bonnes camarades* (comme plus tard elle aurait de *bons collègues*) ; elle reconnaissait la timidité et les limitations qu'elle engendrait comme son symptôme propre, celui dont elle souhaitait être soulagée.

Pourquoi parler de constructions ? En quoi consistent-elles ?

Au cours des entretiens, nous avons formulé des questions qui venaient interroger son histoire ou plutôt l'histoire qui précédait sa venue au monde. Nous avons aussi interrogé les hypothèses qu'elle avait pu faire, sur le silence qui lui avait été transmis, sur la rupture radicale avec son père qui était restée incompréhensible.

A mes questions, qui *l'étonnaient*, elle essayait de répondre, de retrouver des éléments de souvenir.

Après plusieurs mois de séances, elle s'autorisa à regarder des anciennes photos et elle fit alors la découverte des photos du voyage de noces de ses parents en Italie ; à la séance suivante, elle établit le lien entre le mariage de ses parents et la place d'Italie où sa mère s'était suicidée. Cette association fut pour elle essentielle : ainsi elle était le fruit du mariage d'un homme et d'une femme (et pas celui de deux femmes) et le suicide de sa mère n'était plus exclusivement à sa charge.

C'est aussi à partir de cette association sur le signifiant Italie, qu'elle commença spontanément à faire des liens, à ouvrir de nouvelles séquences signifiantes qui ouvraient du même coup des chantiers de mémoire concernant :

- L'histoire de ses parents, leur rencontre, leur mariage
- La filiation du côté paternel et l'histoire des juifs de Smyrne ; elle s'est souvenu de la joie de ses grands-parents paternels quand elle a commencé à apprendre l'espagnol et elle retrouva le nom d'un plat que cuisinait sa grand-mère paternelle.
- L'histoire tissée par le silence de sa famille maternelle, l'histoire cachée de la guerre.

Quelle sorte de travail visons-nous en recherchant ces éléments de souvenirs ? Sommes nous à la recherche d'une vérité historique ? Voulons-nous forcer le sujet à reconnaître une sorte de transcendance qu'on appellerait l'Histoire?

La visée en est d'abord freudienne : en effet, en prenant appui sur le texte de Freud, nous pouvons avancer qu'il s'agit pour le sujet de réintégrer son histoire personnelle, sa *Vorgeschichte*, c'est à dire l'histoire qui précède son avènement au langage ; et que c'est en réintégrant son histoire singulière dans

l'Histoire de l'Europe du XX^e siècle, qu'elle pourra enterrer les morts de 1930 et de 1944 et retrouver les traces effacées par les deux générations précédentes. En reprenant cette fois les termes forgés par Lacan, on peut dire qu'il s'agit aussi *d'imaginariser le réel* en se référant à un Autre collectif, à des significations historiques. Mais la visée freudienne n'est possible qu'avec le travail sur le signifiant qui s'engage à partir du moment où elle repère l'équivocité du mot Italie. Il s'agit bien d'un travail psychothérapeutique préliminaire / *eine Vorarbeit* à ce qu'elle puisse associer sur des mots et prendre la parole en son nom propre / *zu Wort kommen lassen*.

La déssubjectivation, l'absence d'historicisation, qui caractérisaient son état dépressif, la renvoyaient à un réel qui ne laissait pas d'issue, et je pense à cette formule de Borgès qui répondait à un journaliste " Que voulez-vous que je vous dise de moi, je ne sais même pas la date de ma mort!". Quelque chose avait été effacé dans le discours, quelque chose qui concernait le rapport au temps à l'Histoire : elle savait tout en ne sachant pas ; elle avait repris à son compte l'effacement conscient mis en place par la génération précédente.

Nous pouvons supposer qu'en perdant sa mère, elle a perdu le lieu d'où se tenait sa propre parole et du même coup sa capacité à désirer, ce qui l'a laissée en prise au mutisme et au silence de la pulsion de mort ou pour le dire autrement, à un Autre vide. Elle ne pouvait plus dès lors se référer à aucun ancêtre fondateur pour justifier son droit à l'existence. Lorsque les scénarios historiques sont vides et que le sujet est comme exclu d'un Autre où s'inscrirait la métaphore paternelle, comment peut-il s'autoriser à vivre sans références sans justificatif ? Comment peut-il trouver la possibilité de se reconnaître lui-même comme sujet?

Mais qu'est-ce qui a été transmis par le silence?

Peut-on parler de déni / *Verleugnung* ?

A plusieurs reprises, j'ai employé les termes de *répudiation* ou de *désaveu* qui me semblaient plus justes que celui de *déni*, trop marqué par la définition de la perversion. Notre patiente ne s'autorisa pas à interroger les silences de sa grand-mère maternelle et de sa mère, elle ne porta pas de jugement. Tout en sachant bien que des choses n'étaient pas dites, elle avait reconnu que

c'était là leur volonté, leur manière de l'aimer et de la mettre à l'abri du monde : elle avait été *docile* ; et cette docilité était peut être le prix à payer pour rester l'enfant merveilleux réparateur de toutes les souffrances du siècle. D'ailleurs, elle était restée *la fille* et avait limité sa vie amoureuse et sexuelle à quelques relations restées secrètes. Ainsi le silence la situait presque exclusivement dans la lignée des femmes et le désaveu portait sur ce que recouvrait ce silence.

Je proposerai l'hypothèse suivante : cette forme de dépression me semble être la conséquence des effets pathogènes produits par ce que j'appellerais *une manipulation du symbolique* : comme si le champ du symbolique se trouvait en partie amputé par l'effacement des pères (aussi bien de la lignée paternelle que maternelle), par l'effacement de l'histoire et de l'histoire juive, effacement dont elle partage la responsabilité avec les deux générations précédentes. D'avoir été "tout" pour sa mère, d'être restée *la fille qui veillait sur sa mère*, anticipant ses crises, lui évitant les sombres dimanches de solitude propices au suicide, faisait d'elle l'unique responsable de sa mort, ce qui n'allait pas sans haine et sans violence.

Le déni permet de méconnaître les traces qui subsistent dans le discours, de ne pas porter de jugement et de ne pas faire d'interprétation : « Ils avaient donc été en Egypte, mais ils l'avaient quitté de nouveau et désormais toute trace (*Spur*) de l'influence égyptienne devait être déniée (*verleugnet*) », écrit Freud, dans *Moïse et le monothéisme* (p. 116). Le déni lui a permis de rester suspendue hors du temps et de l'Histoire : il porte sur la filiation paternelle frappée d'un *je ne veux rien en savoir*, sur le rôle du père dans sa conception puisque le couple fondateur était celui de deux femmes ; c'est aussi le déni de la castration puisqu'on peut faire l'hypothèse qu'elle s'est trouvée figée dans l'identification au phallus imaginaire. « On est en deuil de celui pour lequel on occupait la place du manque », disait Lacan dans le séminaire *L'Angoisse*¹², et la mort de sa mère la renvoie à une alternative violente, être le phallus ou la mort¹³.

12. J. Lacan, *Le Séminaire (1962/63) L'Angoisse*, document interne à l'Association freudienne internationale, Paris.

13. M. Safouan, *La parole ou la mort*, Paris, Le Seuil, 1993, p. 112. « La substitution de la loi du nom au désir de la mère donne lieu, à titre d'effet métaphorique, à un objet imaginaire qui polarise le narcissisme du désir sous la forme "être le phallus", qui,

Les hypothèses de travail que nous avons proposées au début de la prise en charge ont permis à notre patiente de venir, de penser, et de faire des liens ; mais le moment décisif, à partir duquel elle a pu engager sa parole, s'articule à la découverte de la valeur du signifiant *place d'Italie* pour sa mère, signifiant qui fait d'elle l'enfant d'un mariage entre un homme et une femme (aussi bref et raté fut-il) et pas seulement l'enfant miraculeux de sa grand-mère maternelle et de sa mère. En ce sens, la construction, dans son rapport au déni et à la question de la vérité historique est un travail préliminaire dont l'enjeu est de réécrire l'histoire.

La question de la construction me semble, dans notre clinique, venir se poser de manière aiguë, lorsque la biographie du sujet s'inaugure par le deuil ; un deuil qui justement inscrit des *blancs* dans cette biographie ; ces *blancs* semblent indépendants du refoulement et pourtant le fantasme du sujet s'y articule. Ce qui peut rendre compte de ces dépressions récurrentes où le sujet se laisse happer avaler et où seule sa disparition viendrait enfin lui garantir une existence digne : « La construction peut être une intervention utile quand le trauma est la construction donnée spontanément par un sujet à son fantasme et qu'il le retranche de tout autre développement », remarque Ch. Melman¹⁴.

La construction constitue un forçage de la pensée, mais ce forçage n'est pas de l'ordre de la suggestion ou de la séduction (comme y insiste Freud), c'est au contraire une manière de lancer le tissage des mots et des idées, de puiser dans notre langue, dans notre culture, des éléments pour construire des hypothèses ; ce n'est peut être pas de l'analyse mais c'est avec les outils de l'analyse que ce travail peut avoir lieu.

dans les cas extrêmes, transforme la question être ou ne pas être le phallus en une condition absolue "être le phallus ou la mort". »

14. Ch. Melman, Séminaire (1990-1991) *La Nature du Symtôme*, leçon du 10/01/91, publication de l'Association freudienne internationale.